

ADRIEN MOREAUX

LE DERNIER
ACCORD

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523657

Dépôt légal : novembre 2025

Aux artistes,

*Danser avec des chaînes, se rendre la tâche difficile,
puis répandre par-dessus l'illusion de la légèreté,
tel est le talent qu'ils veulent nous montrer.*

Friedrich Nietzsche

*Souviens-toi que tu es comme un acteur dans le rôle que
l'auteur dramatique a voulu te donner : court, s'il est
court ; long s'il est long. Il dépend de toi de bien jouer ton
rôle, mais non de le choisir.*

Épictète

La sonate à Kreutzer

New York, septembre 2008

On dit parfois que les musiciens sont un peu comme des séraphins. Nous les craignons parce qu'ils nous accueillent dès le premier souffle, enveloppant notre naissance du murmure d'une berceuse maternelle, et nous conduisent souvent à pas feutrés, parfois avec un élan enthousiaste, jusqu'à l'orée de la mort, dans le balbutiement d'un soupir éternel.

Pensez ce que vous voudrez. J'étais encore un innocent, un ignorant qui refuse de savoir, un athlète-automate qui se contentait de suivre un entraînement pour parvenir un jour à remporter une épreuve, non celle qui détermine une vie entière, mais bien celle qui vient consacrer de longues années d'apprentissage.

La musique s'élève au-delà du temps et ignore les limites de l'espace confiné dans lequel nous nous débattons, pauvres bipèdes sans plumes que nous sommes, soumis à la gravité terrestre. Elle recèle en elle quelque chose d'un mystère, comme ces draps dont se couvrent parfois les statues avant de se livrer aux mains du sculpteur. Peut-être que cette ténèbreuse histoire n'est rien d'autre qu'un souvenir lent, aux échos dramatiques, une suite de variations presque imperceptibles.

Cette nuit-là, pris d'une sorte de fièvre, je dessinais sur un carnet que j'avais acheté chez un libraire à mon arrivée à New York. Brooklyn, c'est là, dans ce quartier célèbre, que j'avais posé ma valise, mon archer et mon violon. Le dessin était devenu pour moi un rituel avant de me coucher. Incapable de trouver seul le sommeil, je m'étais donné quelques règles à suivre : écouter Billie Holiday, prendre un somnifère

et dessiner des portraits. Au lieu de recharger mon smartphone dont je me lamente si souvent parce qu'il a la fâcheuse tendance de se greffer sur ma main, je l'avais allumé. Un SMS était apparu ainsi, de manière presque impudique :

« Les rêves de gosses, on ne s'en défait jamais. »

Je n'eus guère prêté attention à cet événement et ses conséquences encore inconnues si je n'avais veillé tard en écoutant la voix éreintée de Billie. Quant à savoir si cette histoire aurait pu tourner autrement ou si elle avait été prémeditée par quelques mots affichés sur un écran, ce n'est pas le sujet. Qui aurait imaginé qu'un simple texto déclencherait toutes ces péripéties ? Je fis comme si de rien n'était, même si j'eus une réaction tout à fait prévisible. Qui m'avait envoyé ce message ?

Une seule chose me préoccupait depuis que j'avais foulé le sol de New York : mon audition. J'avais si longtemps attendu ce moment que rien ne pourrait plus m'en divertir. Avec toute l'anxiété que l'on imagine chez un patient attendant d'être opéré, je tendais vers ce seul but. Sans dire que cela tournait à l'obsession, j'étais arrivé au seuil critique de l'idée fixe. Celle d'intégrer la prestigieuse Juilliard School au Lincoln Center. L'école, bientôt vieille d'un siècle, avait ouvert une section jazz en 2001 et je m'étais juré d'y parfaire ma formation de musicien.

Mon père, un ébéniste réputé d'Alsace, m'avait souvent promis depuis notre arrivée en région parisienne que je deviendrais un artiste, comme ma mère, une chanteuse d'opéra disparue prématurément dans un accident de voiture près de Leipzig. Le jour de mes sept ans, je revenais à peine de l'école quand mon père me dit de monter dans ma chambre. Sur le lit, je trouvai une boîte blanche niellée d'arabesques. J'ouvris l'étui et m'émerveillai de la beauté placide d'un violon m'invitant à le saisir. Intimidé, j'avais d'abord refusé de le toucher. Mon père m'avait alors rétorqué : « Prends ton temps, mon garçon », insinuant ainsi qu'entre toutes les qualités morales, la patience est la plus utile à l'enfant qui aurait, sans doute, précipité son geste s'il ne s'était agi de moi.

À mon réveil, le lendemain matin, encore engourdi par les médicaments que j'avais avalés, je me rendis compte que mon carnet était rempli de dessins. Tous des portraits. Certains de profil, d'autres en pied, et quelques collages à partir d'objets trouvés dans les rues de New York. Il était encore tôt. Il devenait urgent de passer à une autre cadence et, pourtant, je ne changeai pas de régime ; il fallut que je gratte, coûte que coûte, la pointe de mon crayon sur les pages d'un autre carnet. Je retournai donc à la librairie du vieux pakistanaïs. Pendant que je fermais la porte de mon appartement, je reçus un nouveau message plus précis que je jugeai provenir du même numéro caché. Je fixai un long moment le SMS qui apparut sur l'écran de mon smartphone :

« Bonne chance, Corentin ! ».

Après deux semaines de ciel resplendissant, une bruine tombait maintenant sur New York. Les rues étaient assourdis de bruits de pneus mouillés. Je restai une heure, assis sur un banc, m'abritant sous un parapluie noir. Je mangeai mon petit pain, bus mon café et lus un reportage sportif. Patience, me dis-je, et je me mis à m'attaquer au reste du journal. La moitié des articles étaient consacrés au candidat démocrate à la présidence des États-Unis, Barack Obama.

« Bienvenue, Corentin, au pays où tous les rêves sont possibles ».

J'arrivai à la page financière et allais lire l'analyse d'une fusion entre deux sociétés lorsque la pluie se fit soudain plus forte. À contrecœur, je me levai de mon banc et m'éloignai jusque sous l'entrée de l'immeuble de la Juilliard School, de l'autre côté de l'avenue. L'audition tant attendue consistait en un examen portant sur la Sonate à Kreutzer. J'entrai dans le hall de l'école. Un homme rabougrî, un peu sévère et une femme de grande taille vêtue d'un chandail vert kaki se tenaient derrière une longue table tels deux scrutateurs dans un bureau de vote. Je restai muet plusieurs secondes. La femme, qui portait une paire de lunettes aux verres teintés, assombrissant quelque peu ses yeux, rompit le silence :

— Bienvenue à la Juilliard School ! Vous venez pour l'audition ?

— Oui.

— Votre nom ?

— Corentin Vernon.

L'homme un peu sévère esquissa un sourire avant de vérifier mon nom sur le registre du jour.

— Bienvenue Monsieur Vernon. Veuillez vous asseoir. L'audition se tiendra dans l'auditorium à 11 h 15. Bonne chance !

Je n'eus rien à ajouter. J'obéis et m'assis dans un coin du hall recouvert de murs gris. Je pensai à la Sonate. À Paris, mon professeur de musique, Marc Palomo, m'avait souvent parlé d'une longue nouvelle de Léon Tolstoï, dont le titre fait directement allusion à la Sonate pour violon et piano n° 9 en *la majeur* de Ludwig Van Beethoven, dite « Sonate à Kreutzer ». Au début du printemps, le narrateur discute dans le compartiment d'un train avec une femme et un avocat, tandis qu'un vieil homme aux cheveux blancs les écoute. Ils parlent des relations hommes-femmes et s'indignent de l'augmentation du nombre de divorces. L'homme aux cheveux blancs, qui était jusque-là taciturne, se joint à la conversation et prétend que l'amour n'existe pas, qu'il s'agit tout au plus d'une attirance physique périssable. Il s'appelle Pozdnychev et décide assez spontanément de se confier au narrateur. Il s'avère qu'il a tué sa femme par jalouse après avoir longtemps connu la débauche et l'incontinence. Ayant fréquenté les filles de joie durant sa jeunesse, il voulut, à trente ans, se marier avec une jeune fille pure. Très vite, son vœu s'exauça. Mais la lune de miel fut un fiasco et fit place au dédain. Son épouse aura pourtant cinq enfants en huit ans quand viendra le jour où elle tentera de se suicider par désespoir. Miné par les remords, Pozdnychev présenta Troukhatchevsky, un excellent joueur de violon, à sa femme qui s'était remise au piano. Ils parlèrent de musique et décidèrent de répéter ensemble afin de préparer un petit récital organisé chez le couple. Lors de cette soirée, la jeune femme et Troukhatchevsky jouèrent la sonate à Kreutzer. Le concert se déroula sans ambages, mais

Pozdnychev sentit monter en lui la jalousie. Le surlendemain, il partit en province et reçut plus tard une lettre de sa femme lui expliquant avec un air enjoué qu'elle avait reçu derechef la visite du violoniste. Rongé par la haine, Pozdnychev devint fou. Ne parvenant pas à trouver le sommeil, il prit le train à l'aube. Quand il arriva à minuit, il se saisit d'un poignard et entra dans la pièce où se trouvaient le violoniste et sa femme. Troukhatchevsky s'enfuit et le mari poignarda sa femme.

J'étais alors à mille lieues de penser que je serais un jour évalué par un jury de renommée internationale sur cette atypique sonate de Beethoven que Marc Palomo appréciait tout en regrettant que certains passages aient été écrits avec « aisance ». Il devenait même très exigeant quand, mon interprétation manquant de caractère, il m'accusait sévèrement de languir sur certaines notes qu'il trouvait larmoyantes. Marc Palomo fut non seulement un éminent professeur de musique, mais surtout un ami qui me fit comprendre que l'art est intimement lié à la volonté de puissance. C'est ainsi qu'il présentait la chose, comme pris d'une sorte de fièvre nietzschéenne. Il hurlait parfois contre mon manque de courage, contre mon absence de volonté, et contre mes peurs. Il jactait, criait, levait les mains au ciel parce qu'il haïssait la paresse, par-dessus tout. C'était un homme impressionnant, par son charisme, et sa personnalité, un enseignant hors normes, adulé par ses élèves, et respecté par ses pairs. Par ses foudres, ses élans, ses invectives, il faisait la pluie et le beau temps au conservatoire de Paris, tout le monde l'écoutait et se ralliait à ses avis parce qu'il en imposait, par sa large stature, son élégance naturelle et sa voix à la fois chaude et tonnante. À l'époque, j'avais obtenu mon diplôme de fin d'études au conservatoire, j'étais encore étudiant en musicologie à la Sorbonne, j'avais vingt-deux ans. Il avait insisté pour que je suive une classe de perfectionnement qu'il animait parce qu'il voulait que j'accomplisse mon destin. De toute ma vie, je n'avais jamais connu d'échecs et, pour m'aguerrir, il voulut m'apprendre à tomber. Il savait que j'étais arrogant, sûr de moi, bourré d'assurance. Il m'apprit tout ce que

j'ignorais encore : « savoir tomber, c'est apprendre à vivre », telle fut sa dernière leçon.

À la fin de mon cursus, je fus invité sur l'île aux Moines, dans une grande maison dont la terrasse donnait directement sur une plage bondée de mouettes. Je me rendis pour la première fois là-bas, chez lui. Je me souviens que j'étais venu avec du vin pour lui et des fleurs pour sa femme. Marc, en voyant l'immense bouquet, me regarda avec un drôle d'air et me dit :

— Des fleurs ? Voilà qui est intéressant, Corentin. Avez-vous des confidences à me faire ?
— C'est pour votre femme.
— Ma femme ? Mais je ne suis pas marié.

Je réalisai que, depuis tout ce temps que nous nous fréquentions, nous n'avions jamais parlé de sa vie intime : il n'y avait pas de Madame Palomo. Il n'y avait que Marc Palomo, tout seul. Je compris cela surtout à cause de son frigidaire : peu après mon arrivée, alors que nous étions installés dans le salon, une pièce magnifique aux murs tapissés de boiseries et jonchés de bibliothèques, Marc me demanda si je voulais quelque chose à boire.

— Limonade ? me proposa-t-il.
— Volontiers.

— Il y a un pichet dans le frigo, fait tout exprès pour vous.

Je m'exécutai. En ouvrant le frigo, je constatai qu'il était vide : il n'y avait à l'intérieur qu'un misérable pichet de limonade préparé avec soin, avec des glaçons en forme d'étoiles, des écorces de citron et des feuilles de menthe. C'était un frigo d'homme seul.

— Votre frigo est vide, Marc, dis-je en revenant dans le salon. Vous vivez seul, ici ?

— Bien entendu. Avec qui voulez-vous que je vive ?

— Je veux dire : vous n'avez pas de famille ?

— Non.

— Pas de femme ni d'enfants ?

— Rien.

— Une petite copine ?

Il sourit tristement :

— Pas de petite copine. Rien.

Je réalisai que l'image que j'avais de Marc était tronquée : sa maison du bord de mer était immense, mais complètement vide. Marc Palomo, musicien hors normes, professeur respecté, adulé par ses étudiants, charmeur, intouchable, devenait Marc-tout-court lorsqu'il rentrait chez lui dans cette petite île en Bretagne. Marc était un homme acculé, parfois un peu triste. Et je me demandais ce qui avait bien pu se passer dans sa vie pour qu'il termine ainsi.

— Marc, pourquoi êtes-vous si seul ?

Il hocha la tête ; je vis briller ses yeux.

— Vous essayez de me parler d'amour, Corentin, mais l'amour, c'est compliqué. L'amour, c'est très compliqué. C'est à la fois extraordinaire et la pire chose qui puisse arriver. Vous le découvrirez un jour. L'amour, ça peut faire très mal. Vous ne devez pas pour autant avoir peur de tomber, et surtout pas de tomber amoureux, car l'amour, c'est aussi très beau, mais comme tout ce qui est beau, ça vous éblouit et ça vous fait mal aux yeux. C'est pour ça que, souvent, on pleure après.

Je l'écoutais pendant que ses yeux resplendissaient.

— Au fond, pourquoi voulez-vous devenir un artiste, Corentin ?

— Je n'en sais rien.

— Ce n'est pas une réponse. Pourquoi jouez-vous de la musique ?

— Parce que lorsque je me lève le matin, c'est la première chose qui me vient à l'esprit. C'est tout ce que je peux vous dire. Et vous, pourquoi êtes-vous devenu musicien, Marc ?

— Parce que la musique a donné un sens à ma vie. Au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué, la vie, d'une manière générale, n'a pas de sens. Sauf si vous vous efforcez de lui en donner un et que vous vous battez chaque jour que Dieu fait pour atteindre ce but. Vous avez du talent, Corentin : donnez du sens à votre vie, faites souffler le vent de la victoire sur votre nom. Être musicien, c'est être vivant.